

JEAN-YVES DUCOURNEAU

MAL DE MÈRE

Dans l'espérance du bien de Dieu

Préface de Tim Guénard

EdB

Préface

Jean-Yves,

Je vais commencer de façon originale. Tout d'abord, je voudrais remercier le Big Boss de t'avoir autant désiré, puis remercier le père André, le père Émile et Reine d'avoir été les délicatesses du Big Boss sur ton chemin escarpé.

Bien des fois, en te lisant, j'avais l'impression d'être ton frère dans ta quête de l'amour filial. Il est dit dans les Écritures que nos parents ont été choisis depuis toute éternité. Mais je pense que le Big Boss a beaucoup d'humour, car l'abandon, sous toutes ses formes, physique ou moral, devient comme un tatouage indélébile sur notre cœur. On est comme sur un quai de gare où le train n'arrive pas. Et l'attente donne naissance à des peurs, des manques de confiance et des violences.

Mais, tu vas trouver ça drôle, je remercie le Big Boss d'avoir cette folie d'amour de nous faire confiance, au même titre qu'aux gens « normaux », à nous enfants de familles tordues, comme fils bien-aimés, toi comme prêtre, moi comme père de mes enfants.

Les cœurs chiffonnés qui liront ce livre pourront se reconnaître et avoir le désir de donner la main au Big Boss,

le seul qui ne nous a pas blessés, n'a jamais douté de nous. Il nous permet de quitter l'autoroute de la haine, du désespoir, de l'humiliation, de la violence, pour nous faire découvrir des nouvelles routes qui s'appellent espérance, confiance, amour.

Je voudrais enfin te remercier d'avoir exprimé en vérité ta blessure avec ta maman. Avant d'être prêtre, tu as été un enfant. Comme tout homme, le prêtre n'est pas épargné par le sentiment de douleur.

Merci, Jean-Yves, pour toutes les recherches que tu as faites sur les multiples visages de la souffrance. Pour les citations du Big Boss et de ses amis qui nous rappellent le sens sacré de l'enfant à aimer.

Mon dernier merci est à notre Maman commune, la Vierge Marie, qui habite une grotte. À tout instant, nous pouvons nous réfugier, nous réchauffer, nous ressourcer, tout contre elle.

Ton frère Tim

Liminaire

Parce qu'il faut grandir...

Mal de mère, voilà une expression bien étrange pour un livre qui souhaite parler d'espoir, et plus encore d'Espérance, vertu qui n'est pas soumise aux aléas du temps et de l'histoire mouvementée de l'homme, puisqu'elle mène à Dieu. Nous le savons, chaque bouleversement ou étape-clé de notre vie menée sur terre nous renvoie à ce que nous sommes vraiment : des êtres marqués par le manque, fragiles et sans puissance. La vérité de notre existence qui se confronte aux événements parfois douloureux peut entraîner des désirs contradictoires, soit celui de vivre, soit celui de mourir. Cela peut commencer très tôt. Je l'ai expérimenté. Ce *mal de mère* a été le mien, l'est encore alors que j'ai aujourd'hui cinquante ans et le sera sans doute jusqu'à mon dernier souffle.

Le *mal de mère* est le mal premier qui consiste à ne pas naître enfant en raison du manque d'amour initial qui vole l'enfance. Cela peut causer une désolation humaine profonde, qui peut tuer ou tout du moins empêcher, dans la durée, de grandir en paix. L'Espérance, vertu spirituelle

qui tourne l'humain vers le divin dès sa conception, peut alors voler en éclats. Elle peut laisser place au désespoir profond qui enferme celui qui est la victime innocente de l'absence de l'amour *premier* dans une prison de ténèbres. Pire encore, la haine peut s'installer durablement dans le cœur de l'enfant qui n'a pas reçu d'amour – tel est le *mal de mère* – s'il ne trouve pas sur son chemin des personnes qui lui feront comprendre qu'il peut être aimé pour ce qu'il est et tel qu'il est. Tel est le chemin de nombreux enfants n'ayant pas eu la chance d'avoir été désirés et aimés dès le sein maternel. Ceux-là, s'ils ne connaissent qu'une solitude pesante comme compagne quotidienne, risquent de vivre leur vie d'adulte avec une blessure invisible fortement traumatisante. Grâce à Dieu, très tôt, j'ai eu la chance de trouver sur ma route des balises de lumière à travers des personnes qui n'attendaient rien de moi, mais qui m'ont appris que je pouvais être aimé malgré mon *mal de mère*. Voilà le *bien de Dieu* qui ne laisse jamais l'humain en déshérence et qui se découvre au cœur par des petits signes qui le réchauffent. Je l'ai expérimenté et il est impossible qu'il n'agisse pas dans le cœur de tous les hommes. C'est là ma foi : le *mal* humain est vaincu par le *bien* divin.

C'est la raison pour laquelle, désormais, je veux rendre au centuple l'espérance que j'ai reçue. Ce livre est un message d'espérance. Ce message, qui peut paraître abstrait à bon nombre de nos contemporains enfermés dans la souffrance, est l'affirmation que Dieu, le Père qui a voulu *tous* ses enfants, n'abandonne pas celui qui ploie sous le manque d'amour. C'est parce que j'ai senti ce Dieu-là en moi que je n'ai pas le droit d'enfermer cette certitude en mon âme et que je me dois d'en témoigner. Aujourd'hui, je suis prêt à cela, mais il m'en a fallu du temps, des doutes, des questions et des larmes.

Depuis que j'ai pu entreprendre une réflexion enrichie en théologie, philosophie et sciences humaines, j'ai pu essayer de comprendre mes propres faiblesses pour les apprivoiser ; ainsi, j'ai toujours été interpellé par les diverses blessures subies par les êtres humains que j'appelle avec un profond respect mes *frères d'âme*.

Avant de recevoir, à trente-trois ans, le sacrement de l'Ordre, j'ai passé, parce que je l'ai intensément voulu, mes dernières années de séminaire à rechercher *concrètement* comment rejoindre les plus pauvres de mes frères, non pas par obligation pastorale, mais par nécessité morale et par attirance spirituelle. En cela, j'ai grandi en humanité et en désir d'entrer en relation avec d'autres.

L'illustration théologique pratique de mes quatre dernières années de formation passées à Paris fut mon travail de licence basée sur *Jésus, l'Église et les Pauvres*¹. Pour moi, il ne pouvait en être autrement. Ma pauvreté affective au niveau humain m'envoyait vers les plus pauvres comme pour retrouver en moi, en les servant, la source de ma propre renaissance.

À ce propos, je rends grâce à celui qui fut mon grand ami depuis le premier jour de notre rencontre, le père Patrick Giros², fondateur de l'association « Aux captifs, la Libération »³. Jusqu'à ce que le Ciel le rappelle à lui, il a cru en moi autant qu'il croyait en la capacité qu'ont les plus

1. Éditions des Béatitudes, 2010.

2. Cf. la préface de Patrick Giros pour mon livre *Saint Vincent de Paul par ses écrits*, éd. Médiaspaul, 2002.

3. Association parisienne diocésaine créée pour assurer une présence « les mains vides » auprès de nos frères de la rue, au moyen de « tournées rues » faites par des bénévoles qui vont à leur rencontre. Voir la présentation plus complète dans le livre *Jésus, l'Église et les Pauvres*.

pauvres de se relever. Sans doute avait-il vu en moi une blessure dont la plaie ne pouvait se refermer qu'en servant mes frères de galère. Certainement que ce grand frère spirituel que Dieu a mis sur ma route sinueuse a senti, dès le premier instant de notre rencontre, que mes yeux avaient besoin de se dessiller pour voir la lumière amoureuse de Dieu qui éclaire le cœur des pauvres, et le mien en particulier.

Après bien des éclipses de foi que j'ai connues étant jeune homme, je fus enfin ordonné prêtre au sein de la Congrégation de la Mission, fondée par saint Vincent de Paul, en 1625, pour « suivre le Christ évangéliste des pauvres ». Dès lors, une fois ma formation en théologie achevée, je fus envoyé par mes supérieurs hiérarchiques dans le Lot, à deux pas de Cahors. Avec l'accord de l'évêque de l'époque, ma première mission de prêtre fut la fonction d'aumônier de prison.

Même si certains eurent des doutes, somme toute légitimes au vu de mon cursus pastoral balbutiant, je ne me suis jamais senti en difficulté en exerçant ce ministère particulier de serviteur spirituel envers ces hommes et femmes privés de liberté. Faisant la connaissance de bon nombre de jeunes frères et sœurs souffrants, dont la famille ne voulait plus entendre parler, il me semblait que je trouvais en eux le chaînon manquant de ma propre histoire qui aurait pu me faire devenir moi aussi un détenu, à leurs côtés, entre quatre murs de pierre salie par le temps. Grâce à eux, et sans doute aussi à Dieu qui avait senti que mon âme avait besoin d'être décapée, je passais en quelque sorte de la théorie théologique un peu stéréotypée à la pratique pastorale autrement plus concrète.

Sachant que je ne savais rien, ou si peu, sur la souffrance humaine – la mienne n'en étant qu'une infime parcelle –,

je me laissais faire afin d'apprendre beaucoup sur moi et sur tous les maux humains dont le *mal de mère* est souvent la source. Enfin, encore et toujours, poussé par le *bien de Dieu*, je grandissais en humanité à travers cette mission d'Église particulière dont le souvenir vivace ne peut s'effacer⁴.

Quelques années plus tard, suite à une demande faite à la Congrégation par l'évêque aux armées de l'époque, je fus envoyé en mission auprès de mes frères d'armes, les soldats. Avec eux, chaussant les mêmes *rangers* et portant le même treillis, j'ai connu des chemins poussiéreux et chaotiques⁵ qui nous ont parfois, et de toute manière trop souvent, conduits à côtoyer celle que François d'Assise considérait comme *notre sœur* : la mort. Au-delà des uniformes droits, la nudité de la réalité humaine n'a pas manqué de nous sauter en plein visage avec les blessures violentes causées par la bêtise humaine. Cette dernière, conséquence du péché d'orgueil, oblige le soldat, souvent très jeune, à prendre les armes, au risque de sa vie et loin de chez lui et des siens, pour s'interposer entre des factions rivales qui, ensuite, ne sont parfois que peu reconnaissantes pour la paix retrouvée. Cette vie à *haut risque* a ceci de particulier qu'elle ne s'encombre pas de tout l'attirail futile du maquillage laissé par la société de consommation. Dans les partages et les accompagnements, parce que la mort peut frapper à tout moment, on parle au cœur et on parle du cœur. Grâce à un sentiment de confiance certainement né de cette *fraternité d'armes* caractéristique du monde militaire, les blessures intérieures ressortent plus *facilement* et il me paraît évident

4. Cf. mon livre *L'autre combat*, Éditions des Béatitudes, 2013.

5. Cf. mon livre *Les cloches sonnent aussi à Kaboul*, Éditions des Béatitudes, 2011.

que mes propres blessures enfouies par mon *mal de mère* me donnent plus de liberté pour rejoindre celles qui me sont confiées et que je dois porter dans ma prière de prêtre, serviteur du *bien de Dieu*.

Toutes ces formes de misère humaine, ces blessures intérieures et extérieures, invisibles ou visibles, ont rejoint *sensiblement* ma propre misère que je me cachais à moi-même dans une résilience irréfléchie. C'est sans doute grâce à elle, qu'il me fallait assumer et non fuir, que j'ai pu, sans crainte, aller à la rencontre des uns et des autres. Grâce soit rendue à Celui qui, dans sa divinité bienveillante, porte le fardeau trop lourd de notre humanité chancelante. J'ai donc compris qu'Il portait le mien et qu'ainsi allégé, Il m'envoyait vers ceux qui souffraient plus que moi pour leur annoncer qu'Il n'avait d'autre amour que celui-là. C'est cet amour, que Lui seul peut donner, qui relève, réchauffe, remet debout et fait grandir en humanité. Il est le contraire de la misère qui détruit, enferme l'homme et le tue à petit feu.

Au fil du temps qui passe inexorablement comme un vent qui décoiffe, j'ai expérimenté le fait que la misère, quelle que soit la forme qu'elle revêt, ne connaît aucune frontière, aucun âge ni aucune classe sociale. Elle peut frapper les forts comme les faibles et elle le fait souvent sournoisement. Elle nous dit, sous une forme toujours dramatique à cause des cris de souffrance qu'elle fait entendre, que l'être humain ne peut vivre seul. Mais, *la grâce de Dieu aidant*⁶, lorsqu'elle se laisse vaincre par l'amour lumineux, la misère a ce pouvoir mystérieux d'être un chemin de compassion. La personne qui en a été la froide victime peut, par amour

6. Expression chère à saint Vincent de Paul que j'aime reprendre à mon compte.

charitable, se tourner peut-être plus facilement vers son frère en souffrance et en désolation⁷. Il ne s'agira pas, pour celui dont les yeux se sont ouverts sur plus souffrant que lui, de fusionner, mais de le tirer vers le haut pour son relèvement consolateur. Saint Vincent de Paul invitait à prier ainsi le Seigneur lorsque les éléments semblaient contraires à la paix intérieure : « Seigneur, tirez-nous après vous... »

Je me suis donc posé la question de savoir ce qui me rapprochait de tous ces frères de misère dont, à un moment donné de ma vie, j'avais croisé la route et avec lesquels j'avais fait un bout de chemin. Je n'ai pourtant pas connu la zone de la rue, ou du moins pas suffisamment, pour en expérimenter la décadence sociale. Je n'ai pas connu, non plus, la vie froide d'une absence de liberté consécutive à un emprisonnement, bien que mon chemin eût pu m'y conduire. Enfin, même si j'ai crapahuté dans des zones à risque, je n'ai pas été victime de blessure de guerre. Je n'ai pas connu, non plus, d'accident de la circulation ou de toute autre chose qui m'aurait gravement handicapé. Qu'avais-je donc *en commun* avec tous ces frères de sang ? Et qu'est-ce qui légitime le fait qu'aujourd'hui, je me sente l'un d'eux ?

À force d'introspection et de relecture de mon expérience de vie qui n'avait rien d'extraordinaire de mon point de vue, je pus comprendre que ma grande misère venait de très loin. Cette misère, qui a conditionné ma manière d'être et d'agir, qui a dessiné les contours de mon caractère et qui *in fine* a fait de moi ce que je suis, a commencé à poindre son nez au cœur même de mon façonnage intra-utérin. J'ai souffert alors d'un refus d'amour maternel qui a impulsé, de manière fortement imparfaite, mais néanmoins réelle, une

7. Cf. mon livre *L'autre combat*.

attirance affective et concrète vers ceux que l'Église appelle, avec raison et tendresse, les *blessés de la vie*. Par ce *mal de mère*, je pouvais faire du *bien sur terre*. Voilà certainement mon essentiel. Voilà sûrement où le *bien de Dieu* voulait me mener. À ce propos, j'aime bien reprendre cette parole de la psychiatre américaine Élisabeth Kübler-Ross qui écrit :

« Sans doute fallait-il que je naisse et que je sois élevée ainsi pour accomplir ce que je devais accomplir. Mais il m'a fallu cinquante ans pour le comprendre. Cinquante ans pour me rendre compte qu'il n'y a pas de coïncidences dans la vie, pas même les circonstances de notre naissance, et ce que nous considérons comme des tragédies ne le sont que parce que nous choisissons de les voir ainsi. Ces tragédies, nous pouvons également les accepter comme de nouvelles chances, de nouvelles possibilités de croissance, jusqu'à comprendre enfin qu'elles sont les signes et les défis dont nous avons besoin pour transformer notre vie⁸. »

Aujourd'hui, alors que j'ai dépassé la moitié de mon chemin terrestre et que je suis plus porté vers le bilan que le projet, le moment me semble opportun d'essayer de comprendre d'où je viens. Par cela, je percevrai mieux la lueur du Ciel de Dieu vers lequel mon âme tend, en vivant ici mes tragédies comme un itinéraire de purification intérieure. Il ne s'agit pas, loin s'en faut, de me glorifier d'un parcours atypique. Somme toute, il peut paraître fade aux yeux de ceux qui ont vécu des moments bien plus périlleux ou qui en vivent encore. À travers l'expérience de l'itinéraire qui a été le mien jadis, je souhaite humblement rechercher la source de ce lien qui m'unit aux plus fragiles de

8. Élisabeth Kübler-Ross, *La mort est une question vitale*, Albin Michel Poche, 1996, p. 8.

mes frères pour leur dire qu'ils ne sont pas leurs propres tragédies, mais qu'avec elles, ils peuvent se relever. Relisant ainsi les moments d'espérance qui ont été les miens et qui ont été plus forts que ceux de la désespérance, je veux leur affirmer que ce sont ces moments-là qui ont fait de moi ce que je suis. *La grâce de Dieu aidant*, ils m'ont permis d'aller au-delà de moi-même pour rejoindre mes frères de larmes, sans fusion ni confusion affective, mais dans un élan d'amour indispensable pour que la rencontre soit vraie et fertile. Je crois fondamentalement que l'espérance pour celui qui souffre est au prix de cette *distance* respectueuse de son histoire, toujours sacrée, même si elle n'est pas belle à ses yeux. C'est ainsi et seulement ainsi que l'on peut parler de *charité*, autrement dit d'amour gratuit.

Pour autant, ma fragilité est toujours là, comme celle de mes frères qui demeurera de la même manière, car on n'efface pas son histoire ponctuée de blessures. Oui, une blessure en cache souvent une autre. Toutes les blessures que j'ai pu subir et dont, pour certaines, j'ai encore les plaies qui peuvent se remettre à saigner, ont leur origine dans ce rejet maternel qui est ma blessure initiale et intime. Il m'en a fallu du temps, mais aujourd'hui, je me sens prêt à regarder en face ce que je suis pour avancer vers ce que je dois être afin d'aller vers ceux que Dieu me donne de croiser. Au fil du temps et des rencontres, je pense que la fragilité qui est la mienne a aiguisé en moi le sens de l'autre et, en particulier, du frère qui souffre. Elle est devenue une force.

Et puisque, ainsi, grâce à ma propre faiblesse et à la découverte que Dieu l'a habitée, je suis devenu sensible aux blessures d'autrui, je me dois de témoigner en ce sens. C'est la raison pour laquelle je souhaite maintenant présenter ce livre qui traite de la *source* de toutes les douleurs que l'être

humain peut subir dans sa vie. Il ne s'agit pas, à travers les pages qui suivent, de pleurer sur ce qui n'a pas été vécu, mais de rendre grâce pour ce qui a pu être donné en échange et qui m'a fait grandir. « Chaque épreuve est une possibilité qui nous est offerte, une possibilité de grandir. Grandir, se développer : voilà le seul but de l'existence sur la planète Terre⁹. » Je n'aurais jamais pu répondre à l'appel silencieux des maux de mes frères si je n'avais pas entendu le silence paternel et même *maternel* de Dieu, tel que l'Écriture le décrit : « *Une femme oublie-t-elle son petit enfant, est-elle sans pitié pour le fils de ses entrailles ? Même si les femmes oublieraient, moi, je ne t'oublierai pas. Vois, je t'ai gravé sur les paumes de mes mains*¹⁰. » Au fil des jours, ce divin contact parental m'invitait à grandir en humanité en tant que « fils de Dieu » et en me laissant combler de ses mots de consolation, au cœur même de l'absence d'amour maternel qui m'a façonné.

C'est dans la confiance filiale qui m'habite maintenant en Dieu que je souhaite à tous les enfants souffrant de l'agir de leurs parents d'ouvrir leur cœur blessé à ce Père du Ciel qui ne sait et ne veut qu'aimer. Qu'ils ne restent pas dans l'amertume de leur *mal de mère* destructeur, mais qu'ils laissent *le bien de Dieu* habiter leur misère pour l'habiller de miséricorde et d'amour. Parce que je suis sûr que, dans sa très sainte volonté, son amour de Père vainc toute haine, je demande que son Nom soit béni éternellement par le cœur des enfants qui, en lui, auront mis leur espérance.

Enfin, je voudrais que les lignes qui suivent et qui traitent de ce grave sujet que la société appelle *la maltraitance*

9. Élisabeth Kübler-Ross, *op. cit.* p. 60.

10. Livre d'Isaïe, chapitre 49, versets 15-16.

infantile ne soient lues que parce qu'il s'agit d'un message d'Espérance qui ouvre au désir de la foi. Ce message, j'ai d'abord voulu qu'il s'enracine dans une nécessaire définition sociale pour une meilleure prise de conscience philosophique et spirituelle de la dignité de la personne. Ainsi décrypté et introduit, je l'adresse, en premier lieu et de tout mon cœur, à tous les enfants dont la dignité est bafouée ou niée par l'absence d'amour maternel entraînant un *mal de mère* toujours destructeur. Si je n'avais qu'une phrase à leur dire, je leur affirmerais que le *bien de Dieu* né de sa dilection paternelle ne peut que vouloir les combler du seul véritable amour qui purifie toute relation. Voilà mon espérance, voilà ma foi.

« Et une femme qui portait un enfant dans les bras dit :
Parlez-nous des Enfants.
Et il dit : Vos enfants ne sont pas vos enfants.
Ils sont les fils et les filles de l'appel de la Vie à elle-même,
Ils viennent à travers vous mais non de vous
Et bien qu'ils soient avec vous, ils ne vous appartiennent pas.
Vous pouvez leur donner votre amour mais non point vos
pensées,
Car ils ont leurs propres pensées.
Vous pouvez accueillir leurs corps mais pas leurs âmes,
Car leurs âmes habitent la maison de demain, que vous ne
pouvez visiter,
pas même dans vos rêves.
Vous pouvez vous efforcer d'être comme eux,
mais ne tentez pas de les faire comme vous.
Car la vie ne va pas en arrière, ni ne s'attarde avec hier.

Vous êtes les arcs par qui vos enfants, comme des flèches vivantes, sont projetés.
L'Archer voit le but sur le chemin de l'infini et Il vous tend de Sa puissance
pour que Ses flèches puissent voler vite et loin.
Que votre tension par la main de l'Archer soit pour la joie ;
Car de même qu'Il aime la flèche qui vole, Il aime l'arc qui est stable. »

Khalil Gibran, *Le Prophète*

Préambule utile

*« Celui qui ne pleure pas en entendant
les sanglots de son enfant
est une brute et ne mérite pas d'être appelé "père". »*
Saint Thomas More

Quelques éléments sociaux

La maltraitance infantile est définie par l'ONU comme « toute forme de violence, d'atteinte ou de brutalités physiques et mentales, d'abandon ou de négligence, de mauvais traitements ou d'exploitation, y compris la violence sexuelle ».

Ce livre, qui se servira de mon propre itinéraire d'enfance pour illustrer son propos, veut être une contribution utile à la lutte nécessaire pour promouvoir le respect de l'enfant, de tout enfant, de tous les enfants, au nom du droit de chacun à pouvoir vivre dans l'amour et la paix. Il ne veut pas être une simple dénonciation de la maltraitance – cela a été fait par ailleurs par des personnes beaucoup plus compétentes que moi – mais une légitime affirmation grandissante d'une

inquiétude. Nous assistons, parfois médusés, à la trop grande banalisation de ce cruel phénomène de société hérité d'une perte sensible de certaines valeurs *communautaires* et, j'ose le dire, spirituelles, qui constituaient le socle des familles de jadis. Alors que le but d'une société est de « permettre à chacun de ses membres de réaliser sa vocation¹¹ », on assiste aujourd'hui, au gré des divers courants politiques qui se ressemblent de plus en plus, à une poussée certaine, et *a posteriori* stérile, d'un désolant égocentrisme. Celui-ci, ancré dans ses certitudes, attise intrinsèquement la promotion du bien *individuel*, quitte à écraser le plus faible, au détriment du bien *commun*. Or, nous savons par l'expérience de l'histoire que ce bien commun « qui implique la paix, c'est-à-dire la durée et la sécurité d'un ordre juste¹² », est nécessaire au développement fraternel de la communauté humaine, tant et si bien que le concile Vatican II, dans sa sagesse, rappelle qu'il est constitué de « l'ensemble des conditions sociales qui permettent, tant aux groupes qu'à chacun de leurs membres, d'atteindre leur perfection, d'une façon plus totale et plus aisée¹³ ». Ce regrettable amenuisement du concept de bien commun entraîne une déconsidération écrasante des personnes qui nous entourent. Et parce que ce sont toujours les plus fragiles de nos frères qui souffrent en premier, cette déconsidération peut commencer par la maltraitance infantile ; en effet, il est malheureusement plus facile de s'attaquer aux personnes faibles. Nous savons également que la faiblesse est le lot commun de l'être humain lorsqu'il s'ouvre à la vie, une vie qui commence bien avant la naissance *visible*. Ainsi, bien que ce livre ne veuille pas traiter

11. Catéchisme de l'Église Catholique, n° 1907.

12. CEC, n° 1909.

13. Concile Vatican II, *Gaudium et Spes* 26, 1.

du sujet grave de l'avortement que je considère *objectivement* comme le premier acte de maltraitance infantile, il me semble important de l'évoquer. Nous trouverons en annexe une courte, mais significative réflexion sur le sujet dont je ne peux faire l'impasse lorsque l'on évoque l'enfance maltraitée.

Avant de poursuivre, il me semble important d'insister sur le fait que lorsqu'il vient au monde par sa naissance *visible*, l'enfant fait partie de ces « personnes faibles ». Il est dépendant de tout car il ne peut se suffire à lui-même. Sans défense, s'il est abandonné et si aucun adulte n'accepte de le sauver, il meurt¹⁴. Or, fondamentalement, parce qu'il a tout à recevoir, l'enfant qui vient au monde est pur de toute intention ; il n'attend qu'une chose : l'amour. C'est donc le premier regard qui se pose sur lui qui conditionnera sa vie. C'est donc aussi le premier geste d'amour qui lui donnera, dans sa fragilité et sa faiblesse, la possibilité d'aimer à son tour. Ainsi, l'enfant qui naît est créé « bon » car il n'a pas, en lui, de mauvaise intention. Pour illustrer notre affirmation, laissons Voltaire nous le rappeler à sa façon :

« Assemblez tous les enfants de l'univers, vous ne verrez en eux que l'innocence, la douceur et la crainte ; s'ils étaient nés méchants, malfaisants, cruels, ils en montreraient quelque signe, comme les petits serpents cherchent à mordre et les petits tigres à déchirer. Mais, la nature n'ayant pas donné à l'homme plus d'armes offensives qu'aux pigeons et aux lapins, elle ne leur a pu donner un instinct qui les porte à détruire¹⁵. »

14. On lira avec intérêt, en annexe, un petit mot sur l'adoption vue par saint Vincent de Paul, ainsi qu'une autre page sur l'adoption au sens actuel du terme, vue comme un possible *remède* à la maltraitance infantile.

15. Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, article « Méchant », Flammarion, « GF », 1964, p. 279.

Après cette nécessaire mise au point humaniste apportée par une sommité qu'il n'est pas utile de contredire ici, nous pouvons à présent revenir sur les termes employés sciemment par l'ONU, pour leur apporter une définition succincte capable d'éclairer à bon escient l'ensemble de l'ouvrage.

L'Organisation des Nations Unies évoque la *maltraitance physique*. Tout le monde comprend qu'il s'agit d'une agression physique d'un enfant par un adulte. Elle peut se produire par des coups de poings ou de pieds, des claques, des fessées¹⁶, des coups de ceinturon ou de tout autre objet, comme les martinetes par exemple, des tirages de cheveux ou d'oreilles, des étranglements ou des secouements de l'enfant (pratiqués surtout sur les nourrissons). Cependant, il est *toujours* difficile de distinguer entre l'éducation à la discipline (telle qu'on la pratiquait jadis) et la maltraitance. La frontière reste encore aujourd'hui très ténue.

Ensuite, l'ONU dénonce la *maltraitance mentale*. On entend par là une pression exercée sur l'enfant par une dégradation ou une destruction des biens personnels, voire une pure et simple privation, fréquemment conjuguée avec des critiques humiliantes et déshonorantes, souvent quotidiennes, le tout attisé par une communication violente, irrespectueuse et sans aucune affectivité.

Enfin, l'ONU parle de *négligence*. Il s'agit en premier lieu d'un manque ou d'une absence de réponse aux *essentiels* besoins physiques de l'enfant, comme la nourriture, l'habillement ou l'hygiène. Bien entendu, il ne s'agit pas de juger l'éducation d'un enfant dans un pays pauvre où rien de cela n'est possible, même pour les parents. Il s'agit surtout d'une

16. 23 pays membres de l'Union européenne ont interdit la fessée.

définition se rapportant aux pays qui *ont* ces moyens socio-éducatifs à portée de main¹⁷. En deuxième lieu, cette négligence se rapporte aux besoins émotionnels de l'enfant : on peut parler de maltraitance quand aucune attention ne lui est donnée ou qu'aucune affection ne lui est jamais témoignée.

L'ONU parle également de *négligence éducationnelle*. Il s'agit là d'une absence d'aide, d'intérêt ou de soutien aux devoirs et travaux scolaires, voire une absence *totale* d'accès à l'école. Ici encore, ne sont pas visés les parents qui n'ont pas reçu eux-mêmes l'éducation scolaire suffisante pour suivre la progression de l'enfant et qui, par voie de conséquence, se sentent incapables d'une telle démarche. Il s'agit bien, en premier lieu, de promouvoir une *présence* parentale, quel que soit son niveau scolaire, dont l'absence est considérée comme une négligence. Il s'agit aussi, plus globalement, de permettre un accès à l'éducation elle-même par le moyen de l'école.

In fine, l'ONU évoque la *négligence médicale*, lorsqu'aucun soin de santé, ou trop peu, n'est apporté à l'enfant. Là encore, il s'agit de souligner le désintéressement constaté dans les pays offrant un suivi médico-social développé.

On peut mesurer, sans difficulté aucune, les lourdes conséquences de tout cela sur le développement intégral de l'enfant ainsi maltraité ou délaissé. C'est une gageure de le dire, mais il est quand même bon de le souligner. C'est ce que fait, avec panache et sérieux, l'OMS, par la voix du Docteur Nelly Thylefons :

17. Notons ce que disait, à ce propos, le pape Benoît XVI : « Les mères qui veulent se consacrer pleinement à l'éducation de leurs enfants et au service de la famille doivent jouir des conditions nécessaires pour pouvoir le faire et elles ont pour cela le droit de compter sur le soutien de l'État », discours du 13 mai 2007, *Pensées sur la famille*, éd. Parole et Silence, 2009, p. 45.

« Les enfants victimes de mauvais traitements présentent toute une gamme de troubles psychiques, affectifs et du développement qui peuvent les empêcher de mener une vie saine et productive... Il s'agit d'un problème de santé publique d'une importance capitale¹⁸. »

Tout cela est confirmé par l'INSERM¹⁹, dont la directrice de recherche, l'épidémiologiste française Anne Tursz, affirme que « la maltraitance est un phénomène de santé publique massif ».

Si, effectivement, la maltraitance infantile est un problème de santé, cela signifie que de nombreuses conséquences à caractère pathologique ont pu être observées sur les sujets qui en sont les dramatiques et innocentes victimes. Ce n'est donc pas une surprise d'affirmer ici que ces suites, qui peuvent être terribles et même irréversibles chez certains, revêtent tantôt les habits physiques, tantôt les habits psychologiques et tantôt – ou dois-je dire souvent, voire toujours ? – les deux.

On imagine facilement les conséquences physiques après la maltraitance d'un enfant. Elles sont de deux natures : directes et indirectes. Les premières sont celles que l'on voit du premier coup d'œil et dont les photographies d'enfants maltraités témoignent lourdement. Il peut s'agir d'hématomes, de coupures, de traces de coups violents, de fractures de côtes ou de membres, d'hémorragies, de traces de strangulation ou même, hélas, de la mort. Les secondes, plus sournoises, mais tout aussi mutilantes, sont de l'ordre du recours possible à l'autodestruction générée par la délinquance (juvénile ou adulte), la toxicomanie, le délit physique sur autrui

18. Nelly Thylefons, directrice du Département de l'Organisation Mondiale de la Santé, sur la prévention des incapacités et des traumatismes.

19. INSERM : Institut National de la Santé et de la Recherche Médicale.

ou même le crime. Les spécialistes notent aussi que, dans un certain nombre de cas lourds, la maltraitance physique induit par la suite une santé physique médiocre. Outre les effets pervers dus à la malnutrition qui est une composante de la maltraitance, on peut constater en plus des douleurs inexplicables à la tête, au dos, aux muscles ou à la ceinture abdominale, par exemple, et même des cancers, dans les cas extrêmes.

On se doute bien, également, que des conséquences psychologiques font leur demeure, parfois pérenne, dans l'esprit blessé de l'enfant maltraité. Les problèmes qui surviennent peuvent être psychiatriques en raison de la déstructuration de l'être. Ils peuvent entraîner une difficulté, voire une incapacité à vivre *normalement* en société, en raison de gros troubles affectifs et sociaux. Peuvent se faire jour des symptômes dépressifs et antisociaux, sans oublier les troubles de stress post-traumatiques. Ces derniers, toujours dramatiques, ne sont, hélas, pas réservés à ceux qui ont été victimes d'accidents ou de blessure de guerre à l'âge adulte²⁰. Tous ces éléments, conjugués ou non, auront souvent des conséquences sur l'avenir familial de ces enfants qui peuvent affronter des difficultés comportementales dans l'éducation de leurs propres enfants. Toutes ces conséquences psychologiques destructrices doivent s'accompagner d'un suivi psychosocial, parfois sur le long terme, où le *débriefing* paraît être, entre autres choses, une bonne thérapie.

Peut-être est-il temps maintenant d'illustrer ces propos par quelques chiffres. Dans leurs brutales données, ils montrent la réalité de ce que vivent de nombreux enfants dans nos sociétés et, par extension, de nombreux adultes.

20. Lire, à ce propos, mon livre *L'autre Combat*, *op. cit.*

augmenter chaque année, bien qu'il faille mettre sur le compte de cette inflation le fait des dénonciations grandissantes, conséquence de la mise en place des numéros d'appel d'urgence. Il est avéré que deux enfants meurent chaque jour de cette maltraitance²³. On a encore en mémoire la dramatique affaire de la petite Fiona²⁴. Notons, de plus, qu'un enfant sur dix connaît des violences sexuelles. Réjouissons-nous, cependant, d'une note d'optimisme bienvenue dans ce rapport, lorsque nous lisons que 93 % des enfants maltraités deviennent de bons parents qui ne font pas subir à leurs enfants ce qu'eux-mêmes ont pu subir. On peut présumer que ces personnes ont rencontré, à un moment donné de leur existence blessée, des hommes et des femmes capables de leur témoigner suffisamment d'amour pour qu'elles prennent conscience de leur propre capacité d'aimer, de donner, de partager et de faire grandir.

L'Aide Sociale à l'Enfance note qu'en 1995, la justice a été saisie de 35 000 cas de maltraitance sur mineurs et qu'en 2002, ce chiffre est monté à 49 000 ; malheureusement, la crise financière aidant, on peut imaginer pour aujourd'hui une certaine inflation de ce résultat. Selon cet organisme, nous savons que dans 90 % des cas, cette maltraitance avait sa source dans la famille proche et c'est là que les chiffres diffèrent de ceux de l'enquête canadienne, puisqu'en France,

23. Soit entre 400 et 800 homicides de mineurs par an.

24. Cécile B. est mise en examen après avoir avoué que sa fille, Fiona, n'avait pas disparu accidentellement dans un parc public, mais était décédée après avoir reçu des coups violents portés notamment au visage. On se souvient aussi de la jeune maman qui a *abandonné* à la mer sa petite fille parce qu'elle n'avait pas les moyens de l'élever ; ou de cette autre maman, encore plus jeune, qui a noyé son enfant dans un étang des Landes pour les mêmes raisons.